

Edith Buxbaum *

Le rôle d'une seconde langue dans la formation du moi et du surmoi **

Quatre analyses qui se sont déroulées sur fond de bilinguisme allemand-anglais m'ont donné l'occasion d'observer la façon dont le moi et le surmoi contribuent à l'acquisition et à l'usage d'une seconde langue. J'ai pu tirer de ces observations quelques conclusions concernant le rôle de la seconde langue dans la formation du moi et du surmoi.

Habituellement, les personnes qui apprennent une langue étrangère à l'âge adulte gardent un accent, même lorsqu'elles parlent cette langue couramment et sans faute. Nombreux cependant sont les enfants qui, lorsqu'ils suivent leur scolarité en partie dans une autre langue, perdent complètement leur accent d'origine tandis que leurs parents continuent à utiliser couramment à la maison leur langue maternelle ou, s'ils parlent une nouvelle langue, le font de manière incorrecte ; cependant il existe parmi les enfants des exceptions. Certains conservent un accent et, bien qu'incapables de parler leur langue maternelle, ne peuvent pour autant en apprendre correctement une nouvelle. On rencontre ainsi des étrangers à leurs deux langues : à l'ancienne parce qu'ils ne peuvent plus la parler ni même seulement la comprendre, et à la nouvelle parce que leur accent les distingue des autres.

* Edith Buxbaum (1902-1982), psychanalyste viennoise, fut une élève de Richard Sterba. Elle émigra aux États-Unis en 1937, d'abord à New York où elle hébergea, en 1939, Bruno Bettelheim, son cousin germain, au retour de celui-ci de camp de concentration. Marginalisée par l'*establishment* new-yorkais, en tant que « psychanalyste laïque », elle alla s'installer à Seattle en 1947 pour participer à la fondation du Seattle Psychoanalytic Institute. Elle fut également professeur de clinique psychiatrique à l'université de Washington.

** Texte lu lors d'une rencontre de l'APA à Washington D.C. en mai 1948 et publié dans le *Psychoanalytic Quarterly*, n° 18, 1949. Traduit de l'anglais par Claude Léger.

Au cours de leur analyse, deux jeunes garçons, tous deux de parents allemands, en arrivèrent à perdre leur accent qui était fort prononcé. Cette question de prononciation ne fut jamais l'objet de discussion au cours de l'analyse. Mon propre accent est d'ailleurs du genre de ceux que j'ai décrits chez les personnes qui parlent une langue couramment mais apprise à l'âge adulte. Une identification à ma propre façon de parler n'eut donc pu en aucune façon améliorer la leur ; il est même remarquable qu'en dépit de mes défauts de prononciation, ces enfants aient pu faire des progrès à ce sujet.

Éric était un garçon de six ans, anxieux et geignard. C'était un enfant qui restait constamment accroché à sa mère et n'avait aucune relation avec d'autres enfants. Il était né ici de parents nés eux-mêmes en Allemagne. Sa mère parlait anglais avec un accent à peine perceptible, car elle avait appris et parlé cette langue dans l'enfance. Par contre, son père, s'il parlait anglais à peu près correctement, le faisait avec une prononciation tout à fait médiocre ; de ce fait, il préférait parler allemand dès qu'il en avait l'occasion. Il critiquait nombre de coutumes de ce pays-ci, regardait de haut l'éducation et la culture américaines et ne manquait jamais de faire connaître ses opinions à sa famille et à ses amis.

Une grande partie de l'analyse d'Éric consista en la mise en scène de ses fantasmes et dans l'aide qu'il m'apportait à les coucher par écrit. Il s'agissait essentiellement d'histoires de western et de gangsters, dont il était lui-même le héros qui finissait toujours par vaincre le méchant représenté soit par un homme, soit par une bête sauvage. Il exprimait, grâce à ce modèle bien connu, son hostilité envers son père. Ces fantasmes s'accompagnaient d'une excitation extrême. Pour partie, cette excitation tenait à son anxiété, à la peur du châtiment paternel ; mais une autre part venait de sa crainte de perdre l'amour de ce même père. L'excitation pouvait être clairement sexuelle et s'accompagner alors de mouvements masturbatoires. Les fantasmes étaient vraiment comme des films de western : que ce fussent des combats pour la justice ou l'honneur, ou encore pour une fille, n'importe quel prétexte lui était bon pour entrer dans la bagarre. C'était la bagarre pour la bagarre, comme on l'observe si souvent chez les enfants. La bagarre elle-même représentait une relation sexuelle avec son adversaire. Il devait vaincre à tout prix, de

crainte d'être contraint à un rôle soumis, passif, qui aurait signifié pour lui qu'il était une femme et qu'il était castré.

Ce dernier rôle, toutefois, était celui qu'il jouait avec son attitude de bébé criard, provoquant les sarcasmes et les brimades des autres enfants. De même, il provoquait son père pour que celui-ci le gronde et le punisse. Il l'imitait de multiples façons, mais cette imitation était toujours hostile ; au cours de son jeu théâtral, ses personnages devinrent des caricatures si nettes de son père qu'elles étaient reconnaissables par le jeune patient lui-même. Le mime qu'il faisait de la façon de parler paternelle était un des moyens qu'il avait d'en faire la caricature provocatrice. Son hostilité visait à susciter la vive réaction de son père, laquelle venait ainsi combler son désir d'une joute amoureuse où il aurait tenu la place de la femme battue. Ses fantasmes présentaient l'envers de son comportement quotidien. Il s'accrochait à sa mère pour en obtenir une protection contre les éventuelles représailles paternelles, mais également pour se protéger de son propre désir (issu de la culpabilité) d'être puni. Cependant, le fait de s'accrocher à sa mère faisait naître la jalousie de son père et rendait donc vain son projet.

La perlaboration de son conflit apporta un changement dans les relations entre Éric et son père. Ils devinrent ainsi bons amis. Plutôt que de se moquer inconsciemment de son père, il parvint à établir avec lui une relation ouvertement « blagueuse », relation dont ils furent tous deux satisfaits. Ses relations avec ses camarades, s'étant nettement améliorées, l'avaient rendu capable depuis longtemps de se faire des amis et de savoir se défendre. Il manifesta intérêt et initiative dans ses études, devint même un excellent élève, particulièrement doué en composition anglaise. Son accent disparut, qui ne s'était maintenu que pour imiter son père de façon hostile et provocatrice, dont il n'eut plus alors besoin ; il devint donc un vrai *teen-ager* américain.

John, qui avait huit ans, était arrivé dans ce pays à l'âge de trois ans. Ses parents tenaient dans le plus grand mépris l'éducation et la culture américaines ; ils parlaient tous deux correctement anglais mais avec un fort accent. John partageait leur désapprobation de tout et de tous, et, à l'instar d'Éric, n'avait aucun ami. Il admirait son père, enviait ses capacités, ses connaissances, mais par-dessus tout le fait

d'être le mari de sa mère. Il vivait dans une rivalité désespérée et vaine avec son père. Au cours de son analyse, il se détacha des intérêts de celui-ci, pour commencer à jouer au football américain, dont il connaissait tout des équipes, des joueurs, des résultats des matchs ; il se mit alors à passer ses loisirs dans la rue avec ses copains, au désespoir de ses parents. Il ne possédait pas encore son anglais sur le bout des doigts, mais en tout cas il parlait l'idiome local.

Il est intéressant d'observer que, lorsqu'ils étaient en colère et désiraient me convaincre de la « sottise » et du côté « déraisonnable » des idées de leurs parents, les deux garçons devenaient experts dans l'art de mimer la façon de parler de leurs professeurs, de leurs proches et, bien entendu, de leurs parents. Ils visaient ainsi délibérément à souligner leur accent étranger, et les considéraient d'un œil critique pour être différents des parents des autres enfants ; ils ne voulaient rien tant qu'être autorisés à être comme les autres garçons. Tous deux croyaient que, pour faire plaisir à leur père, ils devaient mépriser leur pays d'adoption. Cependant, cela passait par le renoncement à la fréquentation de camarades et à l'intérêt scolaire. Le rejet de la langue était un moyen d'exclure toute influence culturelle américaine pour obtenir l'approbation paternelle. Mais il s'agissait aussi d'une partie de leur identification hostile et caricaturale à leur père, au service de leurs propres buts libidinaux : l'attitude provocatrice d'Éric visait à faire en sorte que son père le punisse, ce qui ne pouvait que le gratifier dans ses tendances homosexuelles passives ; quant à l'identification de John, c'était une attaque contre son père en vue de prendre la place de celui-ci dans le cœur de sa mère. L'apparente soumission des deux garçons aux désirs paternels était en fait une défense contre la crainte inconsciente de la castration. Éric redoutait la castration comme un moyen de satisfaire son désir inconscient d'être une femme ; John, quant à lui, redoutait la rétorsion pour ses vœux de mort à l'encontre de son père. Leur accent étranger, partie intégrante de leur identification hostile, disparut lorsque la résolution de leur angoisse névrotique les rendit capables d'exprimer ouvertement leur agressivité et d'établir des relations moins ambivalentes, plus amicales avec leurs parents.

Je fis des observations supplémentaires à ce sujet au cours de l'analyse de deux Allemandes qui avaient émigré à l'adolescence et terminé leur scolarité ici. Toutes deux comprenaient parfaitement

l'allemand mais refusaient de le parler. Anna soutenait qu'elle avait été une enfant particulièrement heureuse jusqu'à son arrivée aux États-Unis, à l'âge de seize ans, moment où elle devint dépressive. Elle croyait jusque-là avoir toujours eu une relation idéale avec sa mère, relation qui devint alors très déplaisante. Les souvenirs de son enfance allemande, tels qu'elle les présentait, étaient vagues, « romantiques » et manifestement falsifiés. Comme nous le savons bien, les souvenirs d'enfance ne viennent au jour dans l'analyse que lorsque les expressions verbales de cette période sont retrouvées ; il devint ainsi nécessaire à Anna d'user de l'allemand idiomatique de son enfance.

Ses préoccupations concernant le pénis étaient envahissantes, incluant un voyeurisme compulsif et une activité fantasmatique obsédante. Dans ses associations, les saucisses jouaient un rôle majeur. L'interprétation : saucisse égale pénis et la discussion de ses impulsions voyeuristes ne soulagèrent pas ses symptômes. Cependant, quand elle traduisit le mot « saucisse » en allemand, elle l'identifia à une saucisse d'une couleur et d'une apparence très particulières. Ceci dégaga du refoulement le souvenir, situé vers l'âge de sept ans, d'un homme exhibant son pénis. Elle avait pensé : « Qu'est-ce que cette *Blutwurst* qui lui pend là ? » Ce souvenir en apporta un autre, celui des relations qu'elle avait avec une fillette qui était sa partenaire de masturbation et dont elle avait été amoureuse du père. Cette fille et son père étaient des substituts de la sœur de la patiente et de son propre père. Ses désirs sexuels envers son père et la masturbation mutuelle avec sa propre sœur avaient été entièrement mis à nu par les associations sur le seul mot de *Blutwurst*.

Les termes enfantins pour désigner la défécation, la miction et les organes génitaux, aussi bien que les mots d'affection utilisés par elle-même et par ses parents, étaient énoncés avec grande difficulté. La remémoration d'un jargon secret de l'enfance, partagé avec sa sœur, libéra un flot de souvenirs concernant sa curiosité infantile interdite et des relations sexuelles coupables entre sa sœur aînée et elle-même. Sa résistance contre l'allemand parlé était un mécanisme de déni de sa sexualité infantile. Une nouvelle langue la rendait capable de se détacher du traumatisme psychique de son enfance. Avec la récupération de ces souvenirs, elle devint aisément bilingue.

L'autre patiente, Bertha, était une femme de trente-six ans, qui avait terminé sa scolarité secondaire en Allemagne. Elle prétendait que lorsqu'elle était venue vivre aux États-Unis, elle avait délibérément abandonné la langue allemande à cause d'une déception sentimentale dont elle avait fait l'expérience avec un garçon, alors qu'elle vivait encore en Allemagne. Au moment d'émigrer, elle avait pris la décision suivante : « Désormais, je serai différente. Je ne me laisserai jamais plus détruire par mes sentiments. » Elle résolut donc de ne jamais plus tomber amoureuse. Elle savait de façon presque consciente que le fait de ne plus jamais parler un mot d'allemand lui rendrait plus facile le refoulement de ses sentiments. Quand elle réalisa que ce refoulement laissait son existence complètement vide, elle dit : « Je sais que je devrais vous parler allemand, mais je n'ose pas. Je ne sais pas ce qui pourrait se passer. Je risquerais de me retrouver en miettes ! » Lorsque son anxiété commença à diminuer, elle m'apporta son journal, écrit en allemand, qui contenait le récit de son aventure amoureuse - une adoration venue de loin, dont le garçon avait eu à peine connaissance. Elle m'apporta aussi quelques notes écrites en allemand. Il s'agissait de véritables lettres d'amour rédigées à mon intention, la plupart de la même veine que celle dans laquelle son journal avait été écrit. Pour elle, l'allemand était la langue de l'amour. Elle finit par me parler en allemand. Elle laissait ses phrases inachevées ou parfois disait un mot et s'arrêtait, attendant que je comprenne. Elle citait aussi quelques mots extraits des écrits d'auteurs allemands célèbres, présumant que je serais à même de compléter ces citations. Cela s'avérait être la façon dont elle avait coutume de parler à son père et « la seule qu'il avait de pouvoir la comprendre ». Nous pouvons ajouter qu'elle désirait qu'il fût aussi le seul à la comprendre, elle. Tout comme Anna, elle avait eu son langage secret.

Au cours de son analyse, elle rêva de façon répétitive de fenêtres sur lesquelles elle ne faisait aucune association. Un jour, je traduisis pour elle le mot « fenêtre » en l'allemand *Fenster*, sur quoi elle associa immédiatement avec *fensterln*, mot qui n'a aucun équivalent en anglais. Il fait référence à une coutume de flirt des paysans autrichiens, selon laquelle le jeune homme attire l'attention sur sa personne en se mettant sous la fenêtre de la jeune fille de son choix. Si celle-ci accepte ses avances, elle ouvre sa fenêtre et il grimpe alors

dans la chambre. Cette coutume donne prétexte à moult plaisanteries et taquineries. L'interprétation personnelle de cette coutume par Bertha était, non pas une façon de faire sa cour, mais bel et bien le viol. Sa peur des relations sexuelles avait été éveillée lorsqu'elle avait eu pour la première fois et de façon simultanée des informations sur les relations sexuelles et la menstruation, qu'elle avait déformées en croyant que la seconde résultait des premières. Elle avait appris, dans des livres interdits, des choses sur l'hymen et décidé que les règles n'étaient pas possibles tant que l'hymen n'avait pas été déchiré. Quand elle eut ses premières règles, elle corrigea son idée fautive par le fantasme qu'elle avait effectivement eu une relation sexuelle. Ce fantasme se rapportait à ses conversations avec son père à propos du sexe. C'était une véritable relation sexuelle en parole – à partir de là, la langue dans laquelle les explications lui avaient été données était forcément celle de l'amour incestueux, laquelle devint par la suite interdite, à l'instar de ses sentiments incestueux pour son père.

Richard Sterba affirmait dans une discussion sur cet article : « La langue exprime des contenus mentaux de trois façons. Primo, elle est utilisée pour exprimer des contenus *conscients* que le moi veut communiquer, c'est-à-dire qu'elle exprime ce qu'une personne veut dire. Secundo, elle exprime des contenus *inconscients* à travers l'expression consciente, en tant que médiateur. C'est cette couche de contenus dans les expressions verbales du patient que nous essayons d'interpréter quand nous observons la séquence de pensées, la concaténation des associations dans les productions du patient, les particularités du choix *verbal* et les glissements de la langue. Tertio, nous trouvons que les particularités de *prononciation* d'une langue et les maniérismes dans la façon de parler servent à leur manière de manifestations de contenus inconscients extérieurs aux contenus des expressions verbales, tant dans leur signification manifeste que dans leur signification cachée. Cette troisième signification de la parole est la plus profonde, très étroitement liée à la structure de la personnalité et se trouve être ce qu'il y a de plus difficile à objectiver dans l'analyse ; néanmoins, elle est ce qu'il y a de plus révélateur dans l'analyse du caractère. » C'est principalement à Wilhelm Reich ¹ que nous devons d'avoir souligné l'importance de diriger notre recherche analytique non seulement sur *ce que* dit la personne, mais aussi sur

1. Wilhelm Reich, *Über Characteranalyse*, Int. Ztschr. f. Psa., XVI, 1928.

la façon dont elle parle en général et particulièrement dans les périodes de résistance.

Dans l'analyse des deux garçons, l'accent constituait un des maniérismes empruntés à leur père, qui exprimait par l'identification hostile à la fois soumission et révolte. Lorsqu'ils furent capables d'exprimer ouvertement leur hostilité, leur accent se détacha, tel un symptôme qui cède. Aussi longtemps que la signification de ce symptôme restait inconsciente, il représentait une part d'identification et en tant que telle hors du contrôle de l'enfant ; lorsqu'elle devint consciente, elle put être utilisée à volonté, sous forme d'imitation, ou bien être abandonnée. L'identification inconsciente s'était résolue partiellement en imitation consciente, laquelle est chronologiquement le précurseur de l'identification.

L'accent incorrect des enfants, qui s'avéra dans leur analyse être symptomatique, montre certaines similarités de base avec d'autres troubles de la parole. Sterba a suggéré qu'on pouvait appeler cela « accent pathologique ».

Dans certains cas de bégaiement chez de jeunes enfants, le symptôme se trouve être une impulsion réprimée à dire quelque chose qui, dans l'expérience de l'enfant, lui fait habituellement encourir une punition. Un tel bégaiement a la même étiologie que les glissements de la langue qui trahissent l'inconscient, par des substitutions non intentionnelles ou des mésusages de mots. À l'instar du bégaiement, l'accent incorrect représente un compromis entre des sentiments conflictuels.

Les deux patientes refusaient de parler leur langue maternelle comme s'il s'agissait de la clef des secrets qu'elles étaient déterminées à oublier – lesquels consistaient en des souvenirs refoulés de fantasmes masturbatoires œdipiens qui se trouvaient en conflit avec les exigences de leur surmoi. Une nouvelle langue munissait le moi d'une défense supplémentaire, ceci se trouvant en accord avec l'observation de Fenichel ² : « La relation d'un individu à la langue est souvent régie de façon prépondérante par les règles du surmoi. »

Sterba rappelle un mécanisme similaire de refoulement tiré des écrits de Ferenczi : « La même émergence de mot et de contenu

1. Otto Fenichel, *The Psychoanalytic Theory of Neurosis*, New York, W.W. Norton & Co., Inc., 1945.

émotionnel est observée en connexion avec une langue qui est pourtant divisée en une partie syntone avec le moi et une partie inférieure rejetée par le moi, laquelle contient des mots obscènes avec toute leur force de représentation sexuelle infantile et sensuelle³. »

On a signalé avec insistance que la langue est pleine d'éléments de magie. Nunberg⁴ définit la langue comme « un substitut à l'action ». Celui qui raconte une histoire « avec brio » lui donne vie pour son auditoire. Les jeunes enfants ne distinguent pas clairement leurs fantasmes de la réalité ; de là, le récit de leurs fantasmes peut provoquer en eux excitation ou panique⁵. Les névrosés obsessionnels utilisent certains mots pour créer de la magie, pour faire que les choses arrivent ou au contraire qu'elles n'arrivent pas. La superstition dote de pouvoirs magiques les mots blasphématoires autant que les bénédictions. Dans le même sens, les expériences de verbalisation dans la langue dans laquelle elles surviennent les rendent réelles, alors qu'en parler dans une autre langue les rend irréelles. De la sorte, la langue devient le véhicule de reviviscence du passé et de libération des désirs inconscients et des émotions vers la conscience. La difficulté rencontrée par un patient qui s'exprime est à la mesure de sa résistance ; dans certains cas, la pression exercée par le surmoi est si forte que le patient est incapable de dire quoi que ce soit. Le surmoi utilise son pouvoir pour contrecarrer la magie de la parole.

Le fait de parler anglais signifie, pour nos deux patientes, l'évitement de la langue qui recèle les mots-clefs de leurs fantasmes et de leurs souvenirs refoulés. La suggestion qui leur est faite de parler la langue de leur enfance, désormais interdite par l'effet du surmoi, a éveillé une pleine résistance au point d'entraîner leur silence, avec cet autre effet de couper le contact avec l'analyste. Le silence, représentant un retrait du monde extérieur, trouve son parallèle dans la réaction des nourrissons à l'absence prolongée de leur mère, ce que Spitz⁶ a nommé « dépression anaclitique ». Des enfants gravement

3. Sandor Ferenczi, « Obscene Words », in *Contributions to Psychoanalysis*, Boston, Richard C. Badger, 1916. (La citation n'a pas été retrouvée dans la traduction française.)

4. Herman Nunberg, *Allgemeine Neurosenlehre auf Psychoanalytischer Grundlage*, Berne, Hans Huber Verlag, 1932.

5. Jean Piaget, *Le Langage et la pensée chez l'enfant*, Neuchâtel, Paris, Delachaux et Niestlé, 1923.

6. René A. Spitz, « Anaclitic Depression », in *The Psychoanalytic Study of the Child*, vol. II, 1946, N. Y.

négligés – et ceux dont l'attachement à l'adulte est interrompu ou peu fréquent, comme il arrive souvent avec des enfants élevés en institution ou dans une succession de placements nourriciers – sont lents à apprendre à parler et peuvent rester arriérés, quant à la parole, toute leur vie. Ce sont des enfants anxieux, peu sûrs d'eux, inhibés, qui ont été punis pour s'être exprimés ou qui ont subi les affres de la faim, du froid ou de l'isolement. Le silence du patient en analyse est souvent l'équivalent du silence impuissant, mutique et désespéré du jeune enfant. Bien que les jeunes femmes reconnaissent qu'elles se servaient d'une seconde langue comme d'un mécanisme de refoulement, cela leur épargnait d'avoir à recourir à de longues périodes de silence complet et était, par conséquent, précieux pour leur traitement. Les enfants qui sont, pour des raisons névrotiques, dans l'incapacité de parler, sont presque toujours capables de chanter les paroles des chansons. Une seconde langue peut être comparée au chant des enfants mutiques ; les deux situations libèrent les mots de la charge émotionnelle qui rend pénible et inhibe l'usage de la langue maternelle. Avec le secours de cette nouvelle langue, le surmoi se trouve circonvenu et son efficacité quelque peu amollie.

L'imitation et l'identification sont les méthodes les plus importantes d'apprentissage ; toutefois, elles dépendent de la nature des relations de l'enfant à la personne qu'il imite. Le manque de ces relations peut entraîner une grave inhibition de la parole ou un défaut de vocabulaire, qui ressemble à des arriérations du langage ou de l'intelligence. Cependant, les conflits précoces, exprimés dans des troubles pathologiques de la parole tels que le bégaiement et ses équivalents, n'ont aucune portée sur le développement de l'intelligence. Les enfants bègues sont fréquemment très intelligents. Il semble que le développement de la parole soit profondément perturbé lorsque les relations d'objet précoces qui contribuent à l'imitation sont pauvres ou absentes. La parole est une des fonctions du moi qui s'affaiblit lorsque le moi lui-même est affaibli dans son développement. Dans la prime enfance, la parole se développe de façon concomitante avec le moi, dont elle est une des fonctions. Dans les années suivantes, alors que le surmoi prend son plein essor, remplaçant l'autorité parentale, la parole vient se placer à des degrés divers sous sa domination, dans certains cas « gouvernée de façon prépondérante par les règles du surmoi ».

Erikson fait cette remarque que « l'analyse du moi devrait inclure celle de l'identité moiïque de l'individu, en relation avec les changements historiques qui ont dominé le milieu où s'est passée son enfance. Car la maîtrise sur sa névrose commence là où il est mis en position d'accepter la nécessité historique qui a fait de lui ce qu'il est ⁷ ». Les deux femmes dont je parle dans cet article tentaient d'établir une identité moiïque avec le nouveau groupe en refoulant leur identité passée ; il en résultait une identité moiïque amputée, une névrose. Il leur fallut réintégrer le passé dans l'identité moiïque pour obtenir la résolution de leur névrose.

Les deux garçons tentaient, quant à eux, de renoncer à leur actuelle identité de groupe pour préserver celle du passé, représentée par leurs parents ; ils durent apprendre à réconcilier le passé avec le présent. Dans tous les cas, la parole était le symptôme de leur perturbation, rendant compte d'un conflit entre deux mondes, distincts dans le temps, dans l'espace et dans la langue.

7. Erik Homburger Erikson, « Ego Development and Historical Change », in *The Psychoanalytic Study of the Child*, vol. II, 1946, N. Y.